

## *La fratrie réunie*

**M**arlène a consenti à venir nous rejoindre pour le repas de la Saint-Sylvestre. Cela fait six ans que je ne l'ai pas revue.

Des os saillant durement dans le visage émacié, un teint gris et tavelé, des yeux sans lumière sous des sourcils pâles et rares. Et avec ça une voix chevrotante de petite grand-mère. Un sourire faible et presque grimaçant laisse apparaître une dent manquante. Elle est entièrement revêtue de blanc, d'une longue robe étroite d'une mode indéfinissable et d'un châle croché qui semble être une relique d'un autre temps. Ses cheveux très longs, fraîchement teints en noir, relevés et attachés par de grosses pinces de couleur, me semblent desséchés tout comme sa peau parcheminée d'aspect un peu squameux.

La sœur de Paul marche en se soutenant le flanc de la main, le buste légèrement penché en avant, le pas hésitant et douloureux. Oui, toujours ces douleurs dorsales, depuis si longtemps, qu'on n'a jamais pu soigner, d'origine mal déterminée, sans doute psychique, du moins c'est ce que je suppose. Elle est sortie il y a deux ou trois mois de l'hôpital où Norbert l'a fait transporter d'urgence vu son état catastrophique. Il paraît qu'elle a bien meilleure mine maintenant alors qu'elle donne une impression de fragilité extrême.

Norbert se pointe alors que nous nous mettons à table. C'est la première fois depuis longtemps qu'un repas de fête réunit les deux frères et les deux sœurs ainsi qu'Élise et moi-même.

Marlène assise en bout de table mange d'assez bon appétit. Sans mot dire, elle a travaillé dans la cuisine avec Reine qui s'est donné beaucoup de mal pour nous préparer des plats simples mais raffinés à son image. On la sent dans sa bulle, un peu comme une autiste. Le

regard absent, elle mâche comme un automate, lentement, extrêmement attentive, dirait-on, au mouvement de ses mâchoires. Les bagues de pacotille qu'elle porte à chaque doigt aimantent mon regard sur ses mains squelettiques.

Lorsque je lui demande des nouvelles de ses filles, elle répond :

« Ne me parle pas de mes filles, s'il te plaît !

– Nous avons nous aussi bien des déconvenues avec notre fils, dit Félix. Les coups de téléphone sont rares. Si nous n'appelons pas, pas de nouvelles !

– Il est débordé par son boulot, réplique Reine qui se redresse comme si on venait de la piquer dans le dos.

– Tu parles ! Et dire que nous n'aurons sans doute jamais de petits-enfants ! Il remet ça à plus tard ou il reste évasif, je ne suis pas sûr qu'il en ait bien envie...

– Qu'il fasse sa vie comme il veut ! Et puis pourquoi faire des enfants si on n'est pas capable d'assurer ? Toi, as-tu assumé ton fils unique ? »

Je pose une question qui ne peut que mettre de l'huile sur le feu :

« Antoine est-il pacsé ? Cela fait une éternité qu'il vit avec Myriam !

– Mystère là encore, répond Félix. À croire que les cachotteries se transmettent de manière héréditaire dans cette famille ! »

Reine secoue la tête en fronçant les sourcils :

« Tu veux bien laisser ma famille tranquille ? »

Norbert met un peu de musique et verse du champagne dans les verres.

Petit à petit, Marlène s'anime un peu et se met à évoquer les difficultés rencontrées autrefois à son travail et ses problèmes de santé. Les examens à l'hôpital n'ont rien donné, aucune lésion grave de nature organique n'a été décelée en dehors d'une hernie discale, ce qui la rassure dans une certaine mesure.

Au dessert, ma belle-sœur raconte que, ne pouvant se déplacer pendant plusieurs jours, elle a fait confiance à cette gentille voisine marocaine qui l'a escroquée. Non, jamais elle ne l'aurait crue capable d'une telle noirceur et elle se lance dans une diatribe virulente contre les émigrés maghrébins qui commettent des méfaits en toute impunité. Cela n'est pas propre à ces populations, dis-je. Marlène acquiesce. Visiblement, notre présence, apaisante et réconfortante, la remettrait peut-être sur les rails si nous étions amenés à nous rencontrer plus souvent.

Un bon repas, de la bonne musique, une atmosphère de plus en plus détendue. Je garderai un bon souvenir de cette nuit de la Saint-Sylvestre. On pousse la table et les chaises contre le mur, on met de la musique de danse, et les quinquagénaires commencent à se trémousser.

Au bout d'un moment, Marlène n'est plus la même. Elle danse comme nous avec à peu près le même entrain. Oubliées les douleurs, la petite vieille mise au rancart. Son corps retrouve sa souplesse et sa grâce d'antan, des sourires illuminent son visage, elle revit. Nous dansons bien deux petites heures.

Vers trois heures du matin, Norbert ramène Marlène chez elle et rejoint son village haut perché à proximité de Toulon où il a enfin trouvé une maison à retaper.

Je reste bavarder un moment avec Félix.

« Les derniers temps, dit ce dernier, Reine se rapproche de moi, elle est incomparablement plus douce et plus tendre qu'autrefois. Redoute-t-elle la perspective d'une vieille solitaire à peine égayée par les rares visites de notre fils ? Le cancer est peut-être encore en moi, je pourrais partir avant elle. Ma sœur et ma mère ont été emportées par des récidives.

– Ayant déjà porté des deuils très lourds, dis-je, elle mesure très certainement combien il est important de montrer son amour à ceux qu'elle chérit avant qu'ils ne disparaissent.

– Elle est capable d’attachements très profonds et d’un dévouement hors du commun.

– Je n’en ai jamais douté, Félix.

– Elle se montre extrêmement bonne pour mon beau-frère veuf paralysé et aveugle, elle est d’une prévenance incroyable pour ma sœur aînée actuellement en maison de retraite et pour un ami inconsolable depuis la mort de son épouse adorée !

– Pourtant, je ne peux m’empêcher de penser que les frères et les sœurs n’auraient peut-être pas renoué si toi et moi n’avions pas pris de temps à autre des nouvelles des uns et des autres.

– Je ne les comprends pas. Depuis le décès de la mémé, pendant six années entières, ils ont semblé n’avoir eu aucun besoin les uns des autres, leurs mondes se sont séparés à peu près complètement.

– Félix, c’était elle qui agrégeait le clan en transmettant et en filtrant les informations sur les uns et les autres. Elle était le centre, le personnage fort qui tirait les ficelles. Pendant longtemps à mon avis, la fratrie a perdu sa boussole.

– Ce qui continue à me frapper dans cette famille, c’est la difficulté qu’ils ont quasiment tous, à des degrés divers, à échanger sur leur petite personne en termes simples.

– Les tabous, les non-dits, j’ai connu cela toute ma vie chez les miens.

– Moi, je n’ai pas connu ça. Ici, ils ne croient pas au dialogue qui libère et permet la connaissance des autres et de soi. À la moindre question un tant soit peu intime, on les sent immédiatement sur le qui-vive. »

Mon beau-frère garde le silence un long moment, sa tête tombe sur le côté. Va-t-il s’endormir ? Non, il se redresse vivement quand il m’entend marmonner :

« Ils tentent de supporter seuls leur embrouillamini intérieur, voire de se le cacher à eux-mêmes en se vouant corps et âme à des choses complètement extérieures. Pour eux, c’est ça la dignité. Ce sont des

gens fiers... Même Marlène est comme ça. Elle s'est évadée longtemps dans le paraître et la frivolité puis dans la maladie au lieu de regarder en elle-même. Se revoir pour les frères et sœurs, c'était un peu comme de se contempler dans un miroir. La famille vous renvoie à vos faiblesses, à vos failles, à vos fêlures.

– Je ne sais pas, Clotilde, je ne me hasarderai pas à formuler de telles hypothèses. La seule chose que je puis dire, c'est qu'ils ne me semblent pas aussi équilibrés qu'ils veulent s'en donner l'air.

– Ah, Félix, qu'est-ce que l'équilibre ? Toi aussi, tout comme moi, nous avons nos cachettes profondes quoi que tu en dises, nos questionnements et nos fuites, nos petites et grandes lâchetés vis-à-vis de nous-mêmes et des autres.

– Moi, en tout cas, j'aime la famille, la mienne et celle de Reine aussi que je connais depuis si longtemps. Je crois savoir bien des choses sur les uns et les autres, l'atmosphère joyeuse des retrouvailles me plaît, mais je ne suis pas dupe de leur superficialité. Mais je bâille à me décrocher la mâchoire. Si nous allions nous coucher ! Tiens, la ville aussi semble s'être endormie !

– Bonne nuit, Félix ! »